

La marmotte chinoise et la peste noire

Dans la connaissance actuelle des historiens il semble établi que la grande peste de 1348 s'est propagée sur l'Europe par les conquêtes mongoles. La steppe d'Asie centrale a constitué l'un des grands bassins mondiaux de la peste dont les foyers étaient reliés entre eux comme une chaîne depuis la mer Noire jusqu'à la Mandchourie. Les conditions écologiques du climat aride et semi-aride se sont prêtées à la diffusion de la bactérie *Yersinia pestis*¹ par les puces².

On ignore le foyer initial de l'épidémie, mais il n'est pas étonnant d'évoquer la Chine et plus précisément la Mongolie au temps de la dynastie mongole des Yuan (1279-1368). Cependant, les notices de l'histoire de cette dynastie apparaissent trop minimales pour permettre de défendre l'idée que les épidémies mentionnées étaient la peste et que le fléau a pu anéantir la Chine avant de submerger l'Europe :

1344 : « Fenxiang : sécheresse et criquet, grande famine, épidémie »

1344 : « Les quatre préfectures de Fuzhou, Shaowu, Yanping et Dingzhou, été et automne, une grande épidémie »

1345 : « Printemps et été, Jinan, une grande épidémie »³

L'épidémie la mieux documentée a été produite en 1232 à Kaifeng, l'ancienne capitale de la dynastie des Song du Nord (960-1127), sur la rive nord du fleuve Jaune. L'épidémie frappa Kaifeng alors que les Mongols assiégeaient la ville. L'histoire dynastique affirme : « Au cours d'une période de 50 jours, plus de 900 000 cadavres furent portés à l'extérieur des portes de la ville pour être inhumés⁴ ». Mais rien encore ne permet d'affirmer que l'épidémie de Kaifeng était la peste.

A l'heure actuelle, aucune analyse du génome n'a été établie sur les épidémies historiques en Chine et il est toujours hasardeux d'affirmer que la source originelle du bacille de la Peste noire de 1348 vient de Chine. Le Kirghizistan pourrait bien s'imposer comme le lieu de recherche privilégié du point de départ du bacille historique. Les nombreuses routes commerciales qui relient en tous sens l'Orient et l'Occident ont de toute évidence véhiculé le germe. Ces routes si diverses, que l'historien Peter Frankopan a nommées : « Route de la foi », « Route des Fourrures », « Route des Esclaves », « Route de la Mort », etc... et que l'on appelle par commodité Routes de la soie, passent aussi par Kaifeng. Attribuer aux Mongols l'origine chinoise de la grande peste noire apparaissait donc une évidence.

Si la source originelle du bacille reste encore à démontrer, il semble maintenant établi que les rongeurs ont développé une certaine immunité à la peste, leur permettant de cohabiter avec le parasite d'une manière interdite à l'homme. D'après l'historien Timothy Brook « l'écosystème, le plus stable pour les puces qui transmettent la

¹ Alexandre Yersin (1863-1943), biologiste, ancien préparateur à l'Institut Pasteur, médecin de 2^{ème} classe des colonies découvre, en 1894, le bacille responsable de la maladie à Hongkong et crée le premier sérum contre la peste. Il fonde en 1895 l'Institut Pasteur de Nha Trang (Annam) où il vécut jusqu'à sa mort. Voir Isabelle Dion, *op. cit.*, p. 147-148.

² Peter Frankopan, *Les Routes de la Soie*, ed. Nevicata, p.233-234

³ Timothy Brook, *Le léopard de Kubilai Khan*, Payot, 2019, p.81-108

⁴ Ibid

bactérie d'un hôte animal à un autre se trouve dans les terriers de rongeurs terrestres, tels que les gauphres, les gerbilles et les marmottes⁵ ».

« M. Wu Lien-teh, un médecin de Singapour qui travailla sur une épidémie de peste en Mandchourie, constata que l'hôte naturel de la peste dans cette région était les marmottes, de gros rongeurs à fourrures qui préfèrent les altitudes moyennes »⁶

La lecture de ce constat m'a aussitôt rappelé l'expérience de l'explorateur et diplomate **pisciacaïs** Charles-Eudes Bonin (1865-1929) qui, lors de son passage à Kunming, capitale de la province chinoise du Yunnan, a cotoyé de près en 1895 la 3^{ème} grande épidémie de peste, dite de Hong-Kong. L'origine chinoise de cette 3^{ème} épidémie et plus exactement au Yunnan, n'est pas aujourd'hui contestée par les historiens.

Quand le médecin parle des marmottes vivant en moyennes altitudes et porteuses du virus, je ne peux m'empêcher de penser au constat de Bonin qui localisait les points d'infections vers 1500 m d'altitude là où précisément séjournent les marmottes. Persuadé que l'altitude participait au foyer d'infection, et désireux de communiquer son diagnostic aux scientifiques et au docteur Yersin, il n'avait cependant pas fait le rapprochement avec les marmottes !

Je vous invite à lire quelques passages de la biographie de Charles-Eudes Bonin par Stéphane Malsagne, dans lesquels il témoigne de ce que la peste lui inspire lors de son passage à Kunming et à Dali dans la province du Yunnan⁷.

« Bonin quitte Kunming le 3 septembre 1895 pour rejoindre Dali qu'il atteint le 17 septembre. Cette ville à majorité musulmane est un carrefour permettant de relier le Tibet, la Birmanie ou le Laos. Francis Garnier l'atteignit dès 1868. La route vers Dali est en piteux état et les pluies d'été l'ont transformée en torrent de boue. Au vu des tombeaux et des maisons inoccupées qui parsèment le paysage, la région située à l'ouest de la capitale provinciale, est dans un état de délabrement extrême. Plus de vingt ans après, les traces restent encore visibles des terribles massacres menés par le gouvernement Qing à l'encontre des musulmans *hui* du Yunnan. Ces derniers avaient établi de 1856 à 1873, un « Royaume de la Paix du sud » (*Pingnan guo*), ou sultanat de Dali, dirigé par le lettré Du Wenxiu (ou sultan Suleyman) qui imposa un véritable gouvernement multiethnique contrôlant l'ouest de la province. La rébellion anti-Qing à l'origine du sultanat avait été déclenchée à Kunming en 1856 par une succession de massacres de *Hui* orchestrés le 19 mai par le gouvernement impérial. La révolte est connue sous le nom anglais de « Panthay rebellion »⁸, terme d'origine

⁵ Ibid

⁶ Ibid

⁷ Stéphane Malsagne, *Au cœur du Grand Jeu La France en Orient- Charles-Eudes Bonin (1865-1929) explorateur-diplomate*, Geuthner, 2015, 580 pages

⁸ Voir David G. Atwill, *The Chinese Sultanate. Islam, ethnicity and the Panthay rebellion in Southwest China, 1856-1873*, Stanford University Press, 2005. Voir aussi, du même auteur, « Blinkered Visions: Islamic Identity, Hui Ethnicity and the Panthay Rebellion in Southwest China, 1856-1873 », in Michaël Dillon (Édit.), *Islam in China, Key papers*, vol.1, Global Oriental, 2009, p. 300-329. Cet épisode est rappelé par Bonin lui-même dans sa « note sur la révolte des mahométans du Kan-sou » de mai 1896, in MAE, 26, PAAP13.

birmane qui signifie musulman. Elle fut marquée par 18 années de destructions fanatiques avec pour aboutissement le massacre sanglant de la population *Hui* de Dali⁹, malgré la reddition de Du Wenxiu à la fin décembre 1872. La rébellion Panthay ne fut pas seulement un affrontement entre *Han* et *Hui*. Elle mit aux prises les différentes populations du Yunnan (non-*Han*, musulmans, *Han* installés de longue date et *Han* de migration récente) dans une lutte pour le contrôle de la terre et de l'espace économique de la région. En outre, des populations locales tibétaines prirent part à l'insurrection. Les survivants ne furent pas épargnés par l'épidémie de peste bubonique qui s'en suivit et qui continua à faire des ravages en se propageant vers le sud de la région. En 1895, Bonin peut constater l'état de ruine de la province qui renferme pourtant les principaux gisements de cuivre, d'argent d'étain de l'Empire chinois. Le commerce s'est effondré, l'industrie et les voies de communication sont dans un état de total délabrement. L'explorateur français rapporta de Chine de nombreuses inscriptions de tombes de musulmans chinois écrites en arabe¹⁰.

C'est dans ce contexte particulier qu'il s'installe pour deux mois à Dali dans la mission du Père Leguilcher (en Chine depuis 43 ans). Dans la perspective de s'installer longuement sur place, il trouve à louer pour 17 taëls par mois, une maison près de la porte sud de la ville. Le 9 octobre, le bruit d'une révolte au Gansu commence à se répandre dans la ville. La crainte qu'elle ne s'étende au Yunnan menace la sérénité des mandarins et pousse ces derniers à faire procéder au dénombrement des musulmans localisés autour de Dali. Alors que la pluie a pratiquement cessé depuis le début du mois, les rhumatismes du vice-résident se réveillent. Ce dernier occupe le temps comme il peut, il prépare surtout sa prochaine expédition au Tibet. Il rédige son courrier¹¹, forme son équipage, achète des chevaux et animaux de bât, recrute des caravaniers, confectionne des tentes et s'équipe en habits de fourrure. Dans une lettre écrite sur place le 30 octobre 1895 et adressée à la Société d'anthropologie de Paris, Bonin s'interroge sur les origines de la peste du Yunnan. À partir de ses observations, il réalise la coïncidence entre la date d'apparition de la pandémie et celle de la terrible répression anti-musulmane des années 1856 à 1873. Son témoignage sur la peste du Yunnan apparaît comme l'une des rares sources disponibles sur ce fléau majeur qu'a connu la Chine du sud à la fin du XIX^{ème} siècle :

On dit qu'elle venait de Birmanie, mais je crois jusqu'à nouvel ordre que c'est une illusion : c'est dans le sol infesté par des cadavres laissés sans sépulture après les massacres et les combats que la peste a pris naissance, et comme les dernières batailles et les plus fortes tueries ont eu lieu sur la route de Birmanie, dernier refuge des rebelles, la maladie s'est répandue de là sur le reste de la province, où on l'a considérée comme importée de Birmanie. Ce qui distingue absolument cette peste des

⁹ David G. Atwill, *op. cit.*, p. 319, reprend une source gouvernementale citant le massacre de près de 10000 musulmans de Dali par les troupes impériales après la reddition de Du Wenxiu dont 4000 étaient des femmes, des enfants et des vieillards. D'après l'ingénieur Leclère, la population de Dali serait passée de 35000 à 6 ou 7000.

Les chiffres cités sur le nombre total de victimes liées à la rébellion sont très variables. D'après la chronique impériale de l'empereur Daoguang, sur plus de 800000 musulmans du Yunnan enregistrés sur les rôles des impôts avant les révoltes, seuls 10000 survécurent à la rébellion. Dans son livre *Le consul qui en savait trop*, p. 338, Désirée Lenoir parle de 7 à 10 millions de victimes globales. Bonin estime que sur une population du Yunnan estimée à 12 millions d'habitants, il reste au mieux 400000 musulmans (d'autres sources reprises par Désirée Lenoir situent le chiffre entre 1 et 3,5 millions).

¹⁰ Voir MAE, 26, PAAP34. Sur la question des tombes musulmanes en Chine, voir Dru C. Gladney, « Muslim Tombs and Ethnic Folklore : Charters for Hui Identity », in Michaël Dillon (Édit.), *Islam in China, Key papers*, vol.2, Global Oriental, 2009, p. 597-634.

¹¹ Lettre de Dali du 30 octobre 1895, parue dans la revue *À travers le Monde*, 1896, p. 77.

autres observées jusqu'ici, notamment de la peste de Hong-Kong récemment étudiée par le Dr Yersin¹², c'est qu'elle n'existe que sur le plateau du Yunnan, entre 1500 et 2000 mètres d'altitude.

Elle ne descend pas plus bas, ne remonte pas plus haut. Ainsi, Ta-li où je suis en ce moment, l'ancienne capitale des musulmans qui n'est plus qu'un vaste cimetière, est indemne de la peste, qui visite chaque année les vallées voisines : or Ta-li est à 2100 m au-dessus du niveau de la mer. Le principal foyer est à Mong-Tse, dans la vallée du fleuve Rouge, où j'ai séjourné également. La maladie en a même pris le nom, en chinois Mong-Tse ping, le mal de Mong-Tse. Cette ville est d'après les observations récentes du Prince d'Orléans à 1500 mètres d'altitude. À deux jours de là, sur les bords mêmes du fleuve Rouge, se trouve la ville de Mang-hao, qui est considérée comme le point le plus malsain du Yunnan, les caravanes n'y passent jamais la nuit et la fièvre y règne à l'état permanent. Or, Mang-hao, placé en contrebas de Mong-Tse, n'est jamais visité par la peste, tandis qu'à Mong-Tse j'ai vu mourir 80 personnes par jour sur 8 à 9000 habitants.

La maladie y sévit régulièrement chaque année du 4^{ème} au 7^{ème} mois chinois (15 mai au 15 août) ; cette année elle a duré plus longtemps et n'avait pas encore disparu en septembre. Elle débute par un malaise général, suivi d'une fièvre intense et de l'apparition d'un bubon à l'aîne, à l'aisselle ou sous l'oreille. Le bubon grossit rapidement, atteint les dimensions d'un œuf de pigeon et, quand il est devenu noir et dur, le malade est toujours emporté. Il ne faut généralement que 24 heures. J'ai vu mourir ainsi successivement trois Chinois au service du Consulat de Mong-Tse qui, la veille, étaient parfaitement bien portants et le lendemain morts. Quand la tumeur devient molle, ce qui est extrêmement rare, il y a quelques chances pour que le malade en réchappe.

Les Chinois ne connaissent aucun remède au mal et, dès qu'un homme est atteint, il est abandonné de tous. Les cadavres sont exposés sans sépulture aux portes de la ville, ce qui contribue encore à répandre l'épidémie. Il paraît cependant qu'on a sauvé quelques malades en excisant ou en brûlant la tumeur, mais je n'ai jamais vu faire l'opération : tout homme atteint est considéré comme perdu. On recommande aussi le pétrole bu à fortes doses, mais tout cela se raconte et ne se fait pas. Je crois qu'il y aurait là pour un bactériologiste un champ d'études extrêmement intéressant et fertile. Je dois ajouter que le savant qui trouverait le remède ferait plus pour l'extension de notre influence que les expéditions militaires les mieux organisées.

J'ai pensé que ces quelques détails, donnés avec toute mon incompetence, sur la principale maladie ethnique du pays que je parcours pourrait intéresser la société et peut-être décider un médecin français à venir l'étudier sur place¹³.

L'épidémie ne se confine pas aux seules altitudes relevées par Bonin. Du plateau du Yunnan où elle sévit à l'état endémique, elle atteignit la côte en 1894, n'épargnant pas Guangzhou où elle fit plus de 60 000 morts. En raison du grand courant

¹² Alexandre Yersin (1863-1943), biologiste, ancien préparateur à l'Institut Pasteur, médecin de 2^{ème} classe des colonies découvre, en 1894, le bacille responsable de la maladie à Hongkong et crée le premier sérum contre la peste. Il fonde en 1895 l'Institut Pasteur de Nha Trang (Annam) où il vécut jusqu'à sa mort. Voir Isabelle Dion, *op. cit.*, p. 147-148.

¹³ Lettre de Dali du 30 octobre 1895, parue dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1896, p. 473-477. Sur le problème sanitaire en Chine du sud à la fin du XIX^{ème} siècle, voir Florence Bretelle-Establet, *La santé en Chine du sud, 1898-1928*, CNRS Éditions, 2002.

commercial entre Guangzhou et Hong-Kong d'une part, entre Hong-Kong et le Tonkin d'autre part, et de la difficulté à établir une quarantaine efficace sur le littoral, le gouvernement français craignit une extension de l'épidémie en Indochine¹⁴. La colonie française fut épargnée, peut-être en partie grâce au travail du Dr Alexandre Yersin. La pandémie, propagée par les routes maritimes, atteignit Marseille en 1903 et fit des millions de morts, particulièrement en Inde où Bombay fut atteinte. »¹⁵

¹⁴ Alexandre Yersin, *La peste bubonique à Hong-Kong*, Annales de l'Institut Pasteur, 1894, vol. 8, p. 662.

¹⁵ C-E Bonin p.94-99